

 [Télécharger la revue](#)

 [Podcasts](#)

 [Vidéos](#)

# SOMMAIRE



Sous la direction de  
Christophe Schaeffer  
**DE LA SÉPARATION**



## CRITIQUES

- 1** | LA CÉRÉMONIE CANNIBALE. DE LA PERFORMANCE POLITIQUE -  
Christian Salmon (Editions Fayard)  
par Ziad Gebran
- 2** | LA GAUCHE N'A PLUS DROIT À L'ERREUR - Michel Rocard, Pierre Larroutourou  
(Editions Flammarion)  
par Thierry Germain
- 3** | LA VIE SHARE. MODE D'EMPLOI. CONSOMMATION, PARTAGE ET  
MODES DE VIE COLLABORATIFS - Anne-Sophie Novel (Editions Alternatives)  
par Olaf Klargaard

## CHRONIQUES

- 1** | PETITE BIBLIOTHÈQUE FRIVOLE DE LA MODERNITÉ : SÉPARATION  
par François Busier-Rouge

## CRITIQUES

## A L'ESSAI

1. LA CÉRÉMONIE  
CANNIBALE.*De la performance politique***Christian Salmon**Editions Fayard,  
mai 2013, 154 pages, 12 euros

PAR ZIAD GEBRAN

**L'extinction de notre espèce politique est proche !**

« Le *storytelling* de X est en phase avec les attentes des citoyens » ; « Il a réussi à convaincre avec un *storytelling* puissant et pertinent » ; « La magie du *storytelling* de Z n'opère plus » : difficile de passer à côté de ces

phrases depuis quelques années, dès lors que l'on s'intéresse à la communication. Plus que jamais, cette technique est au centre de tous les dispositifs, qu'ils concernent une entreprise, une institution, mais surtout une femme ou un homme politique. Les communicants sont obsédés par la nécessité de faire passer leurs messages en racontant une histoire, belle de préférence. Le procédé est ancien : pour se légitimer, tous les pouvoirs, partout dans le monde, ont de tous temps véhiculé des mythologies. La perte de repères que connaît aujourd'hui notre monde contemporain rend sans doute ce besoin encore plus important.

Au fil de ses livres, Christian Salmon s'est imposé comme la référence en France du *storytelling*. Son ouvrage éponyme est la seule compilation complète des études, analyses et expertises publiées sur le sujet. Sorti en 2008, après une élection présidentielle qui a fait bouger

les lignes de la communication politique en France – tant par l'esprit participatif de la campagne de Ségolène Royal que par l'instantanéité des réactions de Nicolas Sarkozy, deux caractéristiques de notre époque –, son livre avait été présenté comme le décryptage de ce moment fort de notre vie politique. Sa dernière production coïncide, elle, avec le premier anniversaire de la prise de fonctions de François Hollande : *La cérémonie cannibale* serait, selon la description au dos du livre, une description de la « scène et réalité du nouveau pouvoir » alors que le président de la République est au plus bas dans les sondages. Clairement, Christian Salmon sait aussi cultiver son propre *storytelling* pour en être en phase avec l'agenda médiatique !

En réalité, ce livre est bien plus précieux qu'une analyse conjoncturelle d'un an de mandat de François Hollande. Il offre une vraie mise en perspective sur l'art de la politique aujourd'hui, après trente ans de révolution néolibérale. Car, en creux, c'est bien un réquisitoire contre le néolibéralisme, reaganien puis thatchérien, que l'auteur dresse ici. Une prise de position forte, mais pertinente, que l'on ne pourrait lui reprocher tant *Storytelling. La machine à fabriquer* des histoires était dépourvu de thèse. Que l'on se positionne à gauche ou à droite de l'échiquier politique, personne ne peut nier que ces transformations ont changé la manière de faire de la politique... pour le meilleur mais surtout pour le pire. Au delà des poncifs sur l'émergence du numérique dans la vie politique – dont les effets sur l'accélération du rythme médiatique sont aussi traités dans ce livre – c'est le « dépérissement » de l'Etat imposé par les dérèglementations et désintermédiations économiques des années 1980 qui ont profondément modifié la perception par les médias et par l'opinion de nos dirigeants. En jouant le jeu, ces derniers creusent leur propre tombe. C'est là toute la puissance du titre, mais surtout du raisonnement, que Christian Salmon déroule dans son livre.

Tout commence par la description de la convention démocrate du 28 août 2008, qui a intronisé Barack Obama comme candidat à sa première élection présidentielle. Raconté comme une histoire, palpitante et à l'américaine, cet événement politique marque une rupture avec les précédents shows du même type. Tant dans les

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

moyens mis en œuvre que par la mise en scène choisie, mais surtout par la perception médiatique de cette grand-messe. Même si le glissement avait débuté déjà il y a quelques années, il est fini le temps où des raisons structurelles, démographie ou économie, faisaient gagner une élection ! L'enjeu maintenant, c'est la performance narrative que réussit le candidat. C'est le cas de ce premier président américain issu de la communauté noire : cet « homme-livre » symbolisait, d'après Christian Salmon, un nouvel horizon « mythologique » pour l'Amérique post-11 septembre, en perte de repères après huit ans de politique de George W. Bush. La résonance de l'histoire individuelle de Barack Obama avec l'histoire collective des Américains et sa capacité à gérer la tension narrative en sa faveur tout au long de la campagne sont désormais considérés comme ses véritables exploits politiques. Peu importe le programme de nos futurs dirigeants, les citoyens n'ont « aucune illusion sur leur capacité à dompter la crise. Ce que nous leur demandons, c'est d'incarner une intrigue capable de nous tenir en haleine ». D'ailleurs, Barack Obama considère lui-même que sa plus grande erreur de ses deux premières années de mandat était... « l'absence de récit efficace ». Il aurait pu citer l'une de ses réformes, mais il a préféré faire son bilan sous le prisme de son *storytelling*. C'est dire la priorité qu'accordent aujourd'hui les politiques à leur performance narrative.

Le parallèle avec la campagne pour l'élection française de 2012 est vite fait : la victoire de François Hollande est-elle due à son programme, ou au fait qu'il représentait une antithèse à Nicolas Sarkozy dans un contexte de crispation forte autour de la personnalité de ce dernier ? La question mérite d'être posée à la lecture de *La cérémonie cannibale*. C'est l'inflation d'histoires qui a tué le sortant, tandis que la création d'un récit cohérent avec les attentes de l'opinion a fait naître le nouveau. Beaucoup de bruit médiatique donc, pas beaucoup de politique ! Mais, encore une fois, ne réduisons pas ce livre à la communication. Ce que nous livre ici Christian Salmon, c'est une fine analyse de notre situation politique

depuis les années 1980, un « portrait collectif de cette nouvelle génération » de femmes et d'hommes politiques. En effet, la révolution néolibérale a déprogrammé l'Etat... avec des conséquences fortes. Désormais, le monde est précipité dans un univers d'événements automatiques, personne n'ayant le pouvoir d'influer sur le cours des choses ; désormais, le journaliste est forcé de se déporter de ses missions originelles pour basculer dans du décryptage systématique des apparences trompeuses de la vie politique ; désormais, le cycle politique ne dure plus vingt-quatre heures, mais vingt-quatre minutes ; désormais le politique se trouve dans une situation inconfortable où il doit jongler entre le « proche et le lointain », le « souverain et l'accessible ». Toute ressemblance avec une situation réelle et actuelle est fortuite.

Dans cette nouvelle condition politique, gauche et droite sont touchées de manière égale. Preuve en est dans la crise interne à l'UMP de novembre 2012, qui est comparée – à juste titre – à un événement qui marque la fin d'un régime. Oui, d'un régime, et non d'un règne ! La révolution néolibérale aurait aboutie, la défaite de Nicolas Sarkozy marquerait la fin d'une ère, comme celle de Valéry Giscard d'Estaing avait marqué la fin des Trente Glorieuses. Le feuilleton dramatique qui s'est joué au sein du premier parti de droite est donc le symbole de la décomposition de notre système politique dans son ensemble. D'ailleurs, ce ne sont pas vraiment deux lignes politiques qui se sont affrontées, mais uniquement deux tempéraments différents. Le traditionnel dilemme entre une droite flirtant avec les thèses du Front national et une droite se réclamant du gaullisme social a été résolu en son temps par Nicolas Sarkozy, dont l'équipe reflétait cette difficile synthèse : les idées de Patrick Buisson et de Henri Guaino se sont liées pour fonder le sarkozysme. Un grand écart propre à notre époque, une dimension « caméléon » que l'on retrouve aussi chez Bill Clinton, et qu'on a « trop souvent analysé comme un trait de caractère spécifique d'un homme ou d'un pays, alors qu'il constituait le signe distinctif de l'agir politique sous le néolibéralisme ».

Les pages les plus sévères, mais aussi les plus percutantes, de son livre, Christian Salmon les réserve à la gauche. Selon lui, la gauche avait la capacité, historique et idéologique, de sortir de

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

cette descente aux enfers. De tous temps, cette partie de l'échiquier politique a généré des récits audibles et perceptibles, s'inscrivant parfaitement dans l'histoire, sans aucun effort de *storytelling*. De la Commune de Paris au Front populaire en passant par la Révolution d'Octobre. Pourtant, aujourd'hui, « le discours socialiste hésite entre fausses valeurs et vrai récit » : il a subi, lui aussi, une « acculturation néolibérale ». Le jugement est sans appel, sans doute à la mesure de la déception que lui inspire, comme à beaucoup d'autres électeurs de ce camp, la politique de François Hollande. Les difficultés de la majorité actuelle à choisir un vrai positionnement, entre réalisme économique et volonté de changement, et la cacophonie gouvernementale, sont parfaitement expliquées dans ce livre. Du « patriotisme économique » à « l'épopée des inventeurs », tous les mots utilisés par Jean-Marc Ayrault et ses ministres pour présenter leur programme sont polysémiques : ils recèlent tous en leur sein une double signification, interventionniste mais aussi néolibérale, témoignant ainsi de l'incapacité de la gauche à assumer ses idées et à cesser d'être « prisonnier du langage (imposé) depuis trente ans par la révolution néolibérale ». Les socialistes s'entraîneraient eux-mêmes vers leur propre destruction. Leur salut viendrait du Front de gauche : la campagne présidentielle de Jean-Luc Mélenchon a eu un mérite, celui de renouer avec les rassemblements sur les places publiques, dont la symbolique est de replacer le peuple au centre du jeu politique. Un retour aux sources de la démocratie, en quelque sorte ! Avec lui, le débat public s'est déplacé de la scène du pouvoir vers la scène du forum, le langage politique est allé du pouvoir vers la poésie, rendant contagieux un état d'esprit de changement social.

Cette analyse de la campagne du Front de gauche, comparée au sort sinistre réservé à celles de l'UMP et du Parti socialiste par Christian Salmon, est la seule note positive de ce livre. Le reste est sombre et ne présage rien de positif pour notre démocratie. « L'espace politique et celui des médias ont fusionné », créant ainsi les conditions de la politique-spectacle ; cette phrase

associée à la citation de Jean Baudrillard selon laquelle « celui qui mise sur le spectacle périra par le spectacle (...) les citoyens comme les politiciens » fait froid dans le dos. Tel un film bien construit, *La cérémonie cannibale* se conclut sur un dernier chapitre conçu comme un *momentum* final. La dimension cinématographique est d'ailleurs bien présente, les dernières pages s'entremêlant avec une description des scènes de *L'Exercice de l'Etat*, réalisé par Pierre Schoeller... ou la démonstration en images de la perte de puissance de l'Etat, une perte auto-entretenu par les femmes et les hommes politiques eux-mêmes.

Cette cérémonie cannibale organisée par nos dirigeants eux-mêmes entraîne la mort du politique. Mais surtout celle l'Etat. Il ne règne plus et se contente de gérer sa régie médiatique. « Une régie funèbre », selon Christian Salmon dont l'ouvrage sonne comme un acte de décès de notre régime. Même dans la métaphore du cannibalisme, son pessimisme transparait. Car ce cycle sans fin conduira inexorablement à la fin d'une espèce. Regrettons juste qu'il n'ait pas dessiné la prochaine qui émergera peut-être. La suite à la prochaine histoire qu'il nous racontera !

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

### A L'ESSAI

## 2. LA GAUCHE N'A PLUS DROIT À L'ERREUR

**Michel Rocard et Pierre Larrourou**

Editions Flammarion,  
janvier 2013, 19 euros, 300 pages

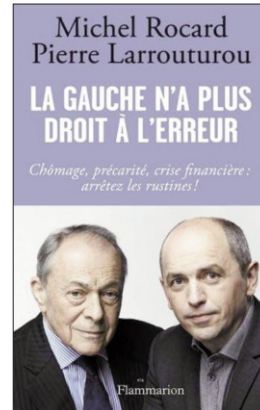
PAR THIERRY GERMAIN

De Viviane Forrester récemment disparue, on retient surtout un livre qui n'était en rien au cœur de ses préoccupations d'écrivain et d'essayiste littéraire, un livre d'amatrice indignée (déjà) qui, dans sa volonté de dénoncer un libéralisme à bout de souffle, lui avait valu une volée de bois vert de la part d'experts et spécialistes de tous poils.

*L'horreur économique*<sup>1</sup> fut à la fois un formidable succès populaire et un très remarquable objet de dénigrement, les deux n'étant pas forcément sans rapport. Elle récidivera dans *Une étrange dictature*<sup>2</sup> : « ce système idéologique fondé sur le dogme (ou le fantasme) d'une autorégulation de l'économie dite de marché, démontre son incapacité à se gérer lui-même, à contrôler ce qu'il suscite, à maîtriser ce qu'il déchaîne ».

Depuis, les désagréments vécus ne disqualifient en rien son cri d'alarme, s'ils ne valident évidemment pas toutes ses approches. Mais, comme l'exprimait très bien à l'époque Pierre Lepape : « Viviane Forrester écrit des folies, tous les économistes vous le diront, leurs chiffres contre ses lettres ».

Ayant depuis investi blogs et *pure player*, ceux-là mêmes qui pourraient nourrir plusieurs tomes de « l'erreur économique » s'emploient mieux que jamais à décerner des brevets de bonne ou mauvaise réputation. L'opus de Michel Rocard et Pierre Larrourou a donc connu le



même sort, pointant qui les erreurs de détails, qui le manque de sérieux scientifique, tous ou presque le caractère irréaliste de l'approche et des propositions.

Pourtant, cet ouvrage est salutaire.

Mal ficelé et parfois répétitif, il nous offre, et c'est l'essentiel, trois angles suffisamment aiguës pour nourrir le nécessaire débat sur notre situation économique et sociale.

#### Le premier angle est de mesurer et dire l'urgence

« Il faut construire le nouveau modèle de développement avant que l'ancien ne s'effondre ». Cette évidence est-elle réellement dans tous les esprits ? En pointant la dimension traumatisante de la crise (six millions de salariés touchent moins de 750 euros par mois en France) et en rappelant que les statistiques ne rendent compte que d'une partie des réalités, ils nous confrontent à une situation qui change de nature : d'une crise sociale, l'on passe à un véritable enjeu de civilisation, c'est-à-dire à la capacité pour nos sociétés de progresser ou même de tenir dans de telles conditions.

La « falaise » budgétaire des Etats-Unis, les échéances liées au développement durable ou une analyse alarmiste de la situation chinoise (un très faible niveau de consommation intérieure, une bulle immobilière qui pourrait être dévastatrice et un système social très instable) parachèvent ce tableau économique et social en forme de signal d'alarme.

#### Le deuxième angle est de cerner et d'exprimer un diagnostic tranché

Partant de la formule de Joseph Stiglitz (« on a fait une perfusion à un malade qui a une



# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

hémorragie interne »), ciblant le dilemme le plus actuel (injecter du pouvoir d'achat tout en limitant les dépenses), les auteurs s'emploient à cerner la cause majeure de la crise de la dette mais aussi à disqualifier le remède largement mis en avant aujourd'hui.

### *Leur coupable : la dérégulation ultra-libérale*

On sait que le tournant des années 1980 a très profondément remis en cause les régulations nées au mitan du XX<sup>ème</sup> siècle (Ford, Keynes, Roosevelt et Beveridge notamment). Diminuant fortement la part des salaires au profit des dividendes dans le partage de la valeur ajoutée, transférant une part toujours plus grande des gains de productivité vers les profits, concentrant de plus en plus de richesses entre des mains de moins en moins nombreuses et aspirant ainsi des sommes gigantesques vers les marchés au détriment de l'investissement, cette logique néolibérale n'a trouvé que l'endettement, public et privé, pour entretenir le niveau de pouvoir d'achat qui assurerait sa prospérité. Le maintien d'une forte consommation, alors qu'une part de plus en plus forte des richesses allait vers les profits et les marchés, ne pouvait que reposer sur une dette massive et généralisée.

Les échelles sont impressionnantes : en trente ans, 150 % du PIB des pays de l'OCDE auraient glissé vers les marchés financiers, soit 40 000 milliards de dollars. Cette confiscation permet au 0,2 % les plus riches sur notre planète de détenir 42 000 milliards de dollars (à titre de comparaison, le plan pour sauver la Grèce en représente 130).

### *Leur faux remède : la croissance*

Michel Rocard et Pierre Larrousurou produisent force graphiques et données afin de démontrer la baisse tendancielle de la croissance dans nos économies.

Ils dissèquent le cas japonais (des milliards de dépenses pour 0,7 % de progression) et détail-

lent ensuite les sept « trappes à liquidités » qui expliqueraient cette incapacité de la croissance à résoudre la crise : l'effritement du salariat et le chômage de masse, la fuite vers le reste du monde (dumping), les désendettements en cours (collectivités locales, Etats, classes moyennes), le faible investissement des entreprises, l'épargne de précaution et l'évaporation vers les marchés financiers.

Partant de la séquence 1997-2000 en France (moitié moins d'emplois créés que ce qui est souvent évoqué), ils mettent en valeur le lien de plus en plus distendu entre croissance et emploi. Très directement liés aux extraordinaires gains de productivité réalisés depuis trente ans (avec la révolution informatique notamment), ces progrès ont été particulièrement sensibles en France, pays parmi les mieux classés au monde sur ce critère. Bien plus que les délocalisations, ils ont contribué à faire disparaître de nombreux postes de travail.

### *Leur credo : la crise est sociale, la réponse aussi*

En créant une précarité grandissante et une pression à la baisse sur les salaires, le chômage n'est pas la conséquence mais la cause de la crise et, bien plus que dans l'incantation à la croissance, la clé se trouve selon eux dans notre capacité à reformuler notre équation sociale. Repenser le partage des richesses serait donc le levier majeur pour sortir de la récession.

### **Le troisième est de travailler vite à un autre modèle de développement**

Combattre la récession sans tout attendre de la croissance, c'est nécessairement penser un nouveau modèle de développement.

Refinancer les « vieilles » dettes des Etats à des taux proches de zéro grâce à un dispositif spécifique autour de la Banque centrale européenne, créer un impôt européen sur les dividendes (le taux d'imposition moyen sur les bénéficiaires des entreprises est de 25 % en Europe contre 40 % aux Etats-Unis), réformer profondément notre fiscalité (le rapport Carrez évoque un enjeu de cent milliards par an), importer en Europe le système américain d'*apportionnement* (déclaration Etat par Etat) pour lutter contre les

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

paradis fiscaux, s'inspirer du modèle allemand (*Kurzarbeit*) pour privilégier le partage du travail en cas de ralentissement d'activité, séparer strictement banque de dépôt et banque d'affaire, transférer vers la compétence publique la fonction essentielle de notation, créer une taxe sur les transactions financières (dotant ainsi l'Europe de la capacité budgétaire qui lui fait tant défaut), réformer les institutions européennes, mettre en place de vraies « filières écologiques », un service civil européen ou des contrats d'avenir entrepreneurs... : si la cohérence n'est pas leur point fort, les propositions ne manquent pas.

Parfois trop vite formulées, insuffisamment nourries pour certaines et rarement neuves, elles visent de toute évidence à nourrir un débat devenu urgent sur notre modèle de développement plutôt qu'à constituer un programme clé en main.

L'exemple le plus frappant en est le partage du travail, notion largement négligée aujourd'hui et pourtant défendue avec fougue (ce qui n'étonnera pas) : pourquoi concentrer l'essentiel de l'effort sur une partie de plus en plus réduite de la population, au risque d'avoir du chômage massif d'un côté et toutes les maladies actuelles liées au sur-travail de l'autre ? Pourquoi interrompre aujourd'hui, en période de crise aiguë et de gains de productivité inédits, la tendance longue de diminution du temps de travail ? Pourquoi ne pas mieux équilibrer nos vies entre travail et loisirs, entre profession et actions communautaires, pour le plus grand profit de nos collectivités humaines ?

Les auteurs ne restent pas sans réponse : la semaine des quatre jours (expérimentée déjà dans plusieurs grandes entreprises) assortie d'une proposition de financement, un bilan des 35 heures qui insiste sur le point clé des contreparties manquantes et une argumentation qui vise à démonter qu'en baissant notre temps de travail de 40 %, nous serions aujourd'hui au niveau de chômage de... 1970.

En ouverture et en conclusion, Michel Rocard et Pierre Larrourou mettent en scène une conflagration imaginaire entre la Chine et Taiwan. Inspirés par Jean Jaurès selon qui « le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage », extrapolant sur les profonds déséquilibres de la Chine et son impressionnant effort d'armement, ils poussent ainsi à son paroxysme leur avertissement sur l'extrême sensibilité des fractures du système économique mondial et l'extrême volontarisme qui en réponse devrait motiver tous ceux qui entendent y remédier.

Ils en prennent pour témoin un Stiglitz décidément jamais en veine de formules inspirées : « depuis le début de la crise, on s'est contenté de déplacer les fauteuils sur le pont du Titanic ».

L'on sait que les deux auteurs sont parmi les inspirateurs du collectif Roosevelt 2012, lequel prône un tel volontarisme en comparant trait pour trait (ou peu s'en faut) la situation actuelle à celle des années trente. Un thème qui depuis à fait florès.

Si chacun peut être juge de ce que vaut cette ellipse historique, il n'en reste pas moins qu'un ouvrage qui affirme un diagnostic tranché et avance des propositions sera toujours plus utile que des chroniqueurs qui relèvent des erreurs de date ou des experts qui agitent leur manuel à la moindre approximation académique.

« La gauche n'a pas le droit d'être sans idées dans une période pareille », nous disent-ils, rappelant au passage que l'essentiel est que ces idées émergent en nombre, que l'arbitrage entre les bonnes ou les mauvaises se fasse d'abord dans toutes les enceintes démocratiques et que seuls les vrais débats font les bonnes politiques.

1. Fayard, 1996.

2. Fayard, 2000.

3. Josyane Savigneau, « Viviane Forrester, romancière, essayiste », *Le Monde*, 2 mai 2013.

## CRITIQUES

### A L'ESSAI

#### 3. LA VIE SHARE. MODE D'EMPLOI

#### *Consommation, partage et modes de vie collaboratifs*

**Anne-Sophie Novel**

Editions Alternatives,  
mai 2013, 176 pages, 12 euros

PAR OLAF KLARGAARD



« Sous les claviers,  
le partage » !

De la « vie Share » à ce slogan parodié de Mai 68, titre de chapitre de son précédent ouvrage<sup>1</sup>, Anne-Sophie Novel a sans conteste le sens de la formule ! Mais la journaliste et docteur en économie ne s'arrête pas là. En inscrivant dans une filiation naturelle les aspirations de la jeunesse de Mai 68 et le phénomène qu'elle s'attache à décrire avec passion, l'économie du partage, l'auteur nous emmène sur un thème qui, de toute évidence, dépasse de loin le guide des bons plans collaboratifs du net.

Avec *Vive la Co-révolution*, également publié dans la collection Manifestô (Editions Alternatives) en 2012, Anne-Sophie Novel analysait déjà les mécanismes de l'économie collaborative, décrivant les nouveaux modes de consommation et de partage entre particuliers (covoiturage, partage de logements, de repas, etc.) et les nouvelles manières d'entreprendre dans des espaces de co-travail, les *labs*, où compétences et outils sont partagés.<sup>2</sup>

*La vie Share* prolonge cette analyse et s'attache à décrypter le développement sans précédent de l'économie collaborative. Anne-Sophie Novel nous montre qu'une multitude d'acteurs propose des solutions de partage, payantes ou non, dans tous les secteurs de l'économie et de la société. Ainsi, des plates-formes d'échange sont aujourd'hui accessibles sur des segments aussi divers que l'habitat (mise en commun de machines à laver), le transport (sites de covoiturage, de location de voiture entre particuliers, de partage de parking, etc.), le tourisme (échange d'appartement, mise à disposition d'un canapé ou d'un lit, location entre particuliers) ou encore la banque (financement de projet en ligne par des particuliers ou *crowdfunding* – tels que des clips musicaux, des projets cinématographiques ou encore du microcrédit pour les PME).

L'auteur identifie le principe commun à toutes ces initiatives : l'échange entre particuliers. Que ce soit dans la mise à disposition de moyens de transports, de logements, de biens, d'argent ou de compétences, l'économie du partage est fille du *peer-to-peer*. Les individus se veulent à la fois producteurs, bailleurs, financeurs, consommateurs, sans passer par des intermédiaires. Signe d'un succès certain, les acteurs de l'économie traditionnelle commencent à réagir à ce qu'ils perçoivent comme une menace pour leur modèle économique : hôtels, loueurs de voiture, taxis, etc.

Balivernes !, diront certains : ces initiatives n'ont rien d'inédit, l'autostop existe depuis la voiture et les petites annonces depuis la presse ! Certes. Le concept n'est pas révolutionnaire et le partage n'a pas attendu les claviers. Mais les évolutions technologiques de la dernière décennie ont permis à ce qui n'était que des initiatives locales et marginales de devenir un phénomène planétaire. Internet a industrialisé le *peer-to-peer*, permettant à des milliers d'individus, où qu'ils habitent, de se mettre en relation à moindre coût et de proposer biens et services. Le développement de solutions de paiement en ligne sécurisées a également participé de cette facilitation des échanges. Au-delà de la quasi-disparition des coûts de transactions, l'aspect central qui a permis le développement des échanges entre particuliers est le dépassement



# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

d'un frein majeur : la confiance en des inconnus. Rendus possible par d'ingénieux mécanismes de recommandations entre particuliers sur les sites, les effets de réputation ont rapidement pu encourager les internautes à poursuivre leurs échanges dans de bonnes conditions et à identifier les personnes moins fiables. Les réseaux sociaux ont également joué un rôle majeur en étendant le réseau de liens faibles qu'un individu peut entretenir : Facebook me permet d'identifier que ce vendeur est un ami d'ami, LinkedIn qu'il est un collègue et *ma-residence.fr* qu'il habite dans mon quartier et connaît mes voisins.

Si ces initiatives sont, pour la plupart, récentes, nous sommes loin de l'épiphénomène. Dans un ouvrage sorti aux Etats-Unis en 2011, Rachel Botsman et Roo Rogers ont montré que la convergence des réseaux sociaux, du besoin de lien social, de la prise de conscience écologique et de la nécessité de faire des économies en temps de crise a alimenté la croissance exponentielle de l'économie collaborative ces dernières années.<sup>3</sup> Et le mouvement se poursuit. Ainsi, la France a compté trois millions de co-voitureurs en 2012 et ils étaient 25 millions en Europe. Pour cette même année, *Airbnb*, le site de location de chambres et d'appartements entre particuliers, a réuni 2,5 millions d'utilisateurs dans 30 000 villes sur le globe. Côté financement, si les montants en cause ne représentent qu'une goutte d'eau dans la finance mondiale, ils sont loin d'être anodins : ainsi, le *crowdfunding* a financé des projets pour 2,7 milliards de dollars aux Etats-Unis en 2012 (deux fois plus qu'en 2011) et pour un milliard d'euros en Europe. Et ces montants devraient être multipliés par deux pour l'année 2013.

La préface d'Antonin Léonard, un des principaux animateurs de l'économie collaborative en France et membre fondateur du collectif « Oui Share », résume bien l'espoir que porte le livre d'Anne-Sophie Novel : « l'économie collaborative permet d'envisager une économie centrée sur l'humain, plus ouverte, plus respectueuse des ressources naturelles et génératrice de bien

commun ». Au-delà des grands idéaux, il touche du doigt ce qui fait la spécificité et la nouveauté de cette économie : « certes d'autres initiatives portent déjà ces ambitions, mais l'économie collaborative donne un autre coup de projecteur. De la finance participative aux circuits courts alimentaires, en passant par la mobilité partagée, toute la chaîne de création de valeurs est passée au crible de la participation et de l'ouverture ». C'est là que réside le réel changement de paradigme : par le nombre de secteurs qui sont touchés, par un esprit de partage qui ne se positionne pas aux marges de l'économie de marché, ni ne compte s'y substituer mais qui, au contraire, fait émerger de nouveaux modèles économiques. Dans ce système, la frontière entre producteurs et consommateurs tend à s'effacer, la propriété n'est pas mise en cause mais sert de tremplin à l'esprit communautaire, et les transactions économiques multiplient les échanges entre inconnus, favorisant le lien social.

### L'économie collaborative : la social-démocratie de demain ?

Les débats récents sur la social-démocratie nous rappellent les difficultés des gauches en France à se positionner par rapport à l'économie de marché. L'économie collaborative, par ses principes et ses modes de fonctionnement, nourrit l'espoir de dépassement du clivage entre capitalisme et économie socialisée. L'économie du partage semble apporter une grande promesse : réconcilier l'intérêt privé et l'esprit communautaire dans des initiatives où les individus sont autant attachés à échanger entre particuliers pour payer moins cher, pour rencontrer de nouvelles personnes et ne pas alimenter une surconsommation irresponsable sur le plan écologique.

Dans l'économie du partage, les individus ne refusent ainsi ni la consommation, ni les échanges marchands. Loin de renier l'économie de marché dans son ensemble, les adeptes de l'économie collaborative souhaitent se réapproprier le système, se passer d'intermédiaires et être acteurs de leur démarche de consommation et de production. Irrités par les dérives d'une société de consommation où certains producteurs programment et accélèrent l'obsolescence de leurs

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CRITIQUES

produits, ils souhaitent remettre le bon sens au cœur de leur démarche, en consommant des produits qui ne servent plus à leur propriétaire, en louant la voiture non utilisée de son collègue et la machine à laver de son voisin.

La propriété, concept cœur du capitalisme, n'est ainsi pas remise en cause mais mise au service du partage. Le partage n'est bien sûr pas nouveau, et les sociétés ont déjà organisé la mise à disposition gratuite et partagée de biens, les bibliothèques en constituant un exemple parfait. La nouveauté de l'économie du partage réside dans le maintien de la propriété, là où la bibliothèque l'abolit, le livre appartenant à la communauté (mais à personne en particulier). Dans l'économie collaborative, la propriété ne disparaît pas mais cède le pas à l'accès, dans une démarche où les individus optimisent l'utilisation des biens dont ils sont propriétaires (niveau micro-économique) et optimisent les équilibres macro-économiques, évitant la surconsommation et la surproduction.

Autre valeur clef de l'économie de marché qui trouve sa place dans l'économie collaborative : l'entreprenariat. Il prend toutefois une forme plus communautaire et s'organise autour du partage des connaissances et des outils. L'idée étant d'apprendre tout en produisant, d'effacer les frontières entre les fonctions de production, de formation, de consommation et ne plus placer la concurrence au centre de la démarche. Cela se manifeste par la création de *Labs*, lieux hybrides, à la fois espaces de travail, de démonstration, de formation, d'expérimentation, supports d'innovations et d'actions collectives : *FabLabs* pour concevoir des objets, *InfoLabs* pour produire et exploiter des contenus et des données, *ServiceLabs* pour concevoir des services.

La prestation de services par des particuliers, derrière la bannière de l'économie collaborative, ne peut toutefois suffire à parler de progrès : les prix peuvent parfois être aussi élevés que les prestations fournies par des professionnels, et les clients, ici comme ailleurs, peuvent être

trompés. De plus, l'articulation de ces nouveaux services et de l'économie traditionnelle est un sujet qui se pose de plus en plus clairement avec le succès de certains sites, l'absence de taxation et de réglementation liées au statut non professionnel des vendeurs pouvant clairement poser un problème de concurrence déloyale.

Malgré ces incertitudes, la croissance de la filière est exponentielle, que ce soit en chiffre d'affaires ou du côté des utilisateurs, et la nature de cette économie du partage est toujours aussi mystérieuse. A la réflexion, aucun élément pris isolément ne semble expliquer ni définir complètement la démarche collaborative : ni la volonté de partage et de rencontre, ni le souci environnemental, ni encore la recherche d'économies. Toutefois, ce qui fait de l'économie du partage aux yeux de ses détracteurs un concept fourre-tout, pourrait précisément constituer la force du modèle. Parce qu'elle nous permet de nous insérer dans la vie économique sans nier notre besoin de lien social, parce qu'elle réconcilie la consommation et l'avenir de notre planète, parce qu'elle dépasse l'opposition entre intérêt individuel et motivations collectives, l'économie du partage pourrait devenir un puissant aiguillon de redéfinition de nos modèles économiques et de nos sociétés.

1. Anne-Sophie Novel et Stéphane Riot, *Vive la Co-révolution, Pour une société collaborative*, Editions Alternatives, 2012.

2. *Ibid.*

3. Rachel Botsman et Roo Rogers, *What's Mine Is Yours: The Rise of Collaborative Consumption*, Harper Collins, 2011.

## CHRONIQUES

### *Petite bibliothèque frivole de la modernité*

*Dernier état du chaos*

PAR FRANÇOIS BUSIER-ROUGE

Chaque mois, François Busier-Rouge joue sur les mots autour d'une notion et d'un livre. Des échappées très personnelles, et une bibliothèque racontée de notre temps.

Dures ou humaines, les sciences ont toujours quelque chose à dire, et surtout à écrire. De même que la philosophie, l'art, la technique, la politique ou l'information. La littérature, aussi. Tout est sujet à produire son lot de pages. Mais avec un tel empilement d'articles et de volumes, et plus sournoisement encore, à force de multiplication de sens et d'interprétations, les mots s'engraissent et s'épaississent, les mots égarent, et bientôt la cervelle s'obstrue. Tout semble (s')échapper et s'immobiliser de ne pouvoir être compris. Même d'absurdité.

Ce qui menace, c'est bien l'oubli annoncé de cette part des mots qui fait épaisseur et étendue, de ce qui donne de la perspective et offre prise sur le réel. Pour comprendre et pour agir. Il faut alors retourner le sac pour en vider les amoncellements, pour extirper le gras des signes et recenser le divers. Tout mettre sur la table pour mettre un peu d'ordre et retrouver le plaisir du détail qui éclaire. Tout trier, tout ranger pour s'attacher à ce que les mots contiennent et partagent. A ce qui fait lien. Car alentour, tout s'agite et même les mots subissent des mutations irréversibles, celles issues de séismes incontrôlables, de secousses et de tremblements propres à une tectonique à la hauteur de la bêtise dominante, donc de la colère légitime des peuples.

*Séparation, dissolution, tension, acceptation, occupation, section* (et bien d'autres, encore) : autant de points d'entrée retenus pour dire l'éparpillement de l'espèce et le vrac des vies. Autant de registres pour explorer le ventre des mots avec, toujours, cette question du regard, du nôtre comme celui des autres. Autant de livres, aussi, pour écouter une voix autre qui œuvre en silence aux possibles de l'action. Alors, sans délai, tentons de transcrire au mieux ce que certains nommeront, fût-il bien amer, le *goût* d'une époque.

## 1. SÉPARATION

Ensemble, ils s'imaginent vivre. Seuls, ils s'oublient.

Les matins séparent. Tous le savent. A cet instant où les draps se vident, où s'agrippe chaque bouton, où les tasses crissent, où les joues se bisouillent, où chaque clé cliquette, les cerveaux émergent pour entailler les heures de ces journées difficiles à entreprendre, à accomplir. Comme il leur semble trop dur de pouvoir tout tenir, alors ils tentent de (se) tenir un peu (à) ceux qu'ils aiment (ou pensent aimer). S'accrocher. Un peu. Juste un peu.

*No milk today, my love has gone away  
The bottle stands forlorn, a symbol of the dawn...\**

Un écart entre les corps. Entre les choses, aussi. Faits et créés pour se rencontrer, ces personnes, ces biens (et tous ces accessoires indispensables au confort serein et autres babioles destinées à agrémenter les personnalités), tous s'unissent, valsent, fusionnent, tourbillonnent, s'étalent, puis vont, se dispersent, s'égarent, virevoltent et finissent, par se diviser, par se perdre. Et se retrouvent, parfois, au détour, à côté, en aparté. A l'écart.

Entre deux êtres, plus fort que tout, sévit cette tentation de la rupture (ailleurs, c'est mieux), alors qu'ils croient encore au bonheur. Puis le constat de l'inutilité de l'effort, parce que ça ne sert à rien, ou que c'est trop dur. Foutu d'avance. Ce fossé entre l'exigence morale ou sociale (ils n'ont appris qu'à se faire comme les autres), et cette envie d'être vraiment ce qu'ils pourraient devenir (idéal momifié). La séparation n'est pas un désir, non, mais une nécessité, une obligation alors que l'homme devient lourd. Ou la femme. Ou l'autre. Ou les jours. Peu importe.

Cette rupture de contact trouve sa limite dans le temps, juste de quoi laisser passer l'illusion d'avoir vagué dans la même barque. Il est impossible de déterminer si c'est l'éloignement excessif

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CHRONIQUES

de la destination finale (un rêve trop grand pour une Cythère trop loin, sur une carte impossible), ou le fait de s'écarter (apprentissage et manies du moi) de son centre (ventre) qui rend le parcours improbable, incertain, vain et évasif. Finalement, quelle idée étrange de vouloir extraire un corps, de vouloir isoler une particule, un élément, une substance ou un sentiment hors de son milieu d'origine, de vouloir s'opposer au creux de l'habitude, de vivre à distance...

Mais les matières se défont, aussi, se décomposent pour en appeler à la mort : fin de vie chaotique, déliquescence, diérèse, ou quand les systèmes se déstructurent, comme les organismes. Ce qui se constate, au près, se contemple au loin : la tectonique des plaques sait s'emparer des géographies pour défaire le monde, désunir les continents (et pan, la pangée). Les terres se délitent, s'évitent, s'écartent, avant d'être redistribuées, reparties pour d'autres voyages. L'intérêt de quelques uns (l'ineffable action de la bêtise) se met à nouveau à dessiner, sans limite, ses lignes de séparation, frontières, bifurcations, coupures, pour une discontinuité humaine des territoires, une sorte de rupture d'intelligence, comme un fortin.

Alors, les langues se déprennent de la terre avant d'abandonner les hommes, ou plutôt leur humanité (ou ce qu'il en reste), pour se constituer en unité distincte à la gloire de ceux qui s'en recommandent parce qu'ils y naissent (droit du sol, en bémol). Dans cette fabrique d'exclusion, se vautrent les clans, les communautés, les groupes, les corporations et les nations : le pied sur le champ pour tout titre de séjour, comme l'autorité sur l'esclave. Mise à l'écart, la conscience se rebelle, et Babel (diversité et *melting pot*) punit cette incongruité. Qui se lamente, maintenant, pour dire l'interminable absurdité de ne plus pouvoir confronter les idées et les âmes, et encore moins les espérances ?

Après Dieu, les sciences se dissocient de l'ivraie, par classements, tris, catégories, principes, axiomes, théories, registres et encyclo-

pédies. La belle unité, mise en miettes, se sectionne, se subdivise, s'éclate et se ramifie pour ouvrir d'autres petites boîtes, toujours plus loin (plus haut). Il faut rompre les croyances, différencier les réalités, isoler, dégager, ôter, s'attacher au minuscule de l'infime : se joue, là, le miracle de la distinction (pour religion). Cette découpe s'applique aux hommes, aussi (ils ne peuvent s'en empêcher). L'urgence (permanente) est de réfuter le panorama pour limiter le regard : valeurs, classes, cultures, tout leur est objet de césure, pièce à censure. Ainsi se désagrègent, se disjointent et s'éparpillent les avis et les opinions (mais pas trop, sinon, comment manipuler ?). Ainsi divorcent les cœurs. Ainsi se démembrent et se tranchent les corps et les sociétés.

Ils l'entendent bien : même les pouvoirs doivent pouvoir se séparer (mais sans se dire adieu, loin de là). Les belles images de la démocratie repeintes à coups de guerre, de conflit et de colonie, dissimulent mal cette vérité que tous les loups doivent manger, et copieusement. Les Etats, les Eglises, toute majuscule dehors, jouent de bonté et du mirliton pour assoupir les foules pendant que le pouvoir s'arrache, entre bons ennemis (du peuple). Les forces s'interposent. Ils le disent et font mine, car le filon s'avère trop profitable pour étrécir les parts et les bénéfiques : ainsi se distribue la puissance (mais pas l'argent). Diviser et régner. Mais survient, parfois, l'annonce d'une rupture d'alliance, un éclatement des pactes, au risque de la fin de l'histoire.

Ils ne se supportent pas ou, plus exactement, n'ont jamais accepté que l'autre soit autrement, avec une autre vie et d'autres rêves. Inévitablement, ils mettent à part, ils discriminent, ils ségrégationnent pour donner congé, et dispensent larmes et blessures de circonstance (pour les exilés). Voici l'heure du licenciement et de l'éviction : pas de ça chez nous. Pour les privés de jardin (pas de culture), il faut partir. Cependant, il serait abusif de penser qu'ils se quittent, car planerait l'hypothèse d'une histoire commune, ou pire, le doute d'une possible affection. Détruire les liens serait une expression plus juste, si tant est qu'il puisse être question de justice, ici. Rompre les amarres : une perte, infinie.

Relâchement initial, puis entrebâillement, la séparation ouvre à la dispersion des biens et des

# Esprit Critique

se faire son opinion

## CHRONIQUES

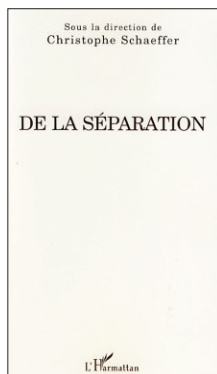
personnes. Plus d'autre choix, alors, que de vivre en sparadrap, en scotch et en bout de ficelles pour couverture (en attendant le garrot). Vivre à la colle, pour voiler la déchirure. Mais comment reconstruire ? Christophe Schaeffer s'interroge justement sur ce « quelque chose à penser et à vivre dans la *séparation* qui soit irréductible à une expérience négative. Ne peut-on envisager des perspectives autres que douloureuses et condamnatrices ? »

Cet écart est plaie, juste avant l'ablation.  
Juste avant le renouvellement.  
*a symbol of the dawn...*

Même la musique se disperse avant de prendre fin.

Ensemble, ils s'imaginent. Seuls, ils sont.

\* *No Milk Today*, (Gouldman), Herman' Hermits, Columbia / EMI, 1966.



Sous la direction de  
**Christophe Schaeffer**  
Editions L'Harmattan,  
collection La philosophie en  
commun  
2007, 306 pages, 28,50 euros